

ROMAN

SYLVIE BRIEN



BÉRYL

LA RÉINCARNATION
D'ÉLIANNE

& Jim
JOEY/CORNU
É D I T E U R

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives
nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Brien, Sylvie, 1959-

Béryl: La réincarnation d'Élianne

Éd. originale: Montréal: Éditions du CRAM, 2002.

Publié à l'origine dans la coll.: Roman.

Comprend des réf. bibliogr.

Pour les jeunes de 14 ans et plus.

ISBN 978-2-922976-29-8

I. Titre.

PS8553.R453B47 2012 jC843'.6 C2012-940343-1

PS9553.R453B47 2012

Direction de l'édition: Claudie Bugnon

Couverture: Studio Gougeon

Correction d'épreuves: Frédéric Tremblay

Joey Cornu Éditeur inc.

277, boulevard Labelle, C-200 • Rosemère (Québec) J7A 2H3

Tél.: 450 621-2265 • Téléc.: 450 965-6689

editeur@joeycornu.com • www.joeycornu.com

© 2012, Joey Cornu Éditeur inc.

ISBN 978-2-922976-29-8

(Paru en 2002 sous le titre *Béryl*, aux Éditions du CRAM)

Hormis la citation de courts extraits à titre d'exemples,
les droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
du présent ouvrage sont interdits, sous quelque forme que
ce soit, sans l'autorisation écrite préalable de l'éditeur.

Dépôt légal, 2012:

Bibliothèque nationale du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

Gouvernement du Québec – Programme de crédit
d'impôt pour l'édition de livres – Gestion SODEC.

Autres titres de l'auteure

Pour la jeunesse :

Gaius : À la recherche de Béryl
(Suite de *Béryl : La réincarnation d'Élianne*,
Joey Cornu Éditeur)

Spirit Lake
(Éditions Gallimard-Jeunesse)

Aziza la gavée
(Éditions Porte-Bonheur)

Pierrot et le village des fous
(Série en 7 volumes, Éditions Porte-Bonheur)

La Bande de la 7^e
(Série en 3 volumes, Éditions Hurtubise HMH)

Les enquêtes de Vipérine Maltais
(Série en 4 volumes, Gallimard-Jeunesse)

Pour adultes :

Les Templiers du Nouveau Monde
(Éditions Hurtubise HMH)

*Nous n'avons rien d'autre à craindre,
au fond, que la peur elle-même.*

Franklin D. Roosevelt

Table des chapitres

1	La maison de Jacob	9
2	La maison du questeur	31
3	Les jardins de doute de Marcus Tinicius	55
4	Vers Cyrène	76
5	La maison d'Amed	100
6	Au fond du gouffre	130
7	La maison de Lucianus	147
8	Le vignoble de Scipio.....	203
9	L'antre de la sibylle	217
10	L'impasse.....	236
11	Les Saturnales	257
12	Saint-Amable-de-Bloies	282
	Épilogue	286

LA MAISON DE JACOB

Comme à son habitude, Jacob marchait seul sur la plage dès les premières lueurs de l'aube. Il aimait méditer, auréolé par la dorure solaire qui miroitait sur les vagues agonisantes, et songeait ce matin-là à la mort qui se rapprochait inexorablement de lui. Il avait soixante ans. Yahweh avait été bon pour les siens, leur épargnant la maladie et la famine. Sa vie lui paraissait un ciel serein.

Il faisait déjà chaud en ce premier jour naissant de l'été. Dans une heure, son fils, devenu pêcheur comme lui, s'évanouirait en un point minuscule au zénith de la mer dans la vieille barque, tandis que Jacob et sa femme s'affairaient déjà à sécher, à fumer et à saler le poisson afin qu'il soit vendu au marché du lendemain. Mais auparavant, ils s'attablèrent tous, le vieil homme, sa femme, son fils et l'épouse de celui-ci, autour du pain chaud, du fromage et du vin doux. Hosanna.

Soudainement, Jacob se mit à marcher plus vite. Il lui semblait distinguer, quelques coudées plus loin, une forme humaine lovée dans l'écume de la vague. Il s'en approcha prudemment et s'immobilisa, désolé. C'était le corps d'une jeune femme qui gisait là, et les vagues en

léchaient les pieds ligotés. Sa tunique mouillée et déchirée ne trahissait en rien ses origines. Jacob se pencha sur le visage inconnu et en écarta les longs cheveux blonds mouillés. Il fut saisi par la beauté des traits réguliers.

Elle n'était pas d'ici. Qui avait pu infliger pareil châ-timent à cette femme encore toute jeune? Un mari trahi? Une épouse jalouse? Navré et impuissant, l'homme secoua la tête.

Jacob se résolut pourtant à ramener le corps vers le sable sec afin d'éviter que la mer ne le prenne une fois de plus et ne le garde à jamais. Une corde rugueuse était encore attachée à l'un des poignets qu'il agrippa et tira. Il replaça ensuite les bras inertes sur la poitrine et pria silencieusement pour le repos de cette étrangère. La jeune femme se mit à geindre et à rouler la tête d'un côté puis de l'autre. L'homme, médusé, s'agenouilla près d'elle. Élianne ouvrit les yeux très lentement, comme revenant d'un autre monde.

D'abord, elle ne vit que la mer. Elle chercha à se souvenir, mais un immense vide emplissait sa tête et sa mémoire. Enfin, elle prit conscience de la présence de Jacob à ses côtés.

Que faisait-elle là, à cet endroit? Où était-elle donc? Elle s'assit brusquement en devisageant l'homme avec angoisse, détaillant son étrange tunique de bure. Elle se demandait qui pouvait être ce barbu sorti tout droit d'un autre âge. Celui-ci lui prit la main afin de tenter de la rassurer. Ses yeux paraissaient bons.

— N'aie pas peur de moi, femme, dit Jacob d'une voix

douce, je suis Juif et c'est Yahweh qui m'envoie pour te venir en aide.

Il était évident qu'elle ne comprenait rien de ce qu'il disait, et il le savait. Avec le couteau qu'il portait toujours à son ceinturon, il trancha les cordes aux chevilles et au poignet de l'étrangère, et l'aida à se relever. Élianne s'appuya sur lui, chancelante. Des éclairs d'images venues d'ailleurs lui transperçaient l'esprit... Des visages... Celui de sa mère qui se penchait sur elle, l'écho de sa voix... Tout était blanc, un hôpital... Elle s'efforça de garder les yeux ouverts, mais se sentait défaillir. Elle était comme entre deux mondes et avait l'impression de pouvoir accéder à l'un comme à l'autre sans pour autant avoir le choix de la direction à prendre. Elle se sentait flotter à la dérive dans un espace multidimensionnel.

Le vieil homme, continuant de la soutenir, lui montra du doigt l'endroit où ils allaient se rendre et l'incita à marcher en lui entourant la taille d'un bras protecteur. Elle fit trois pas et s'évanouit.



Elle ouvrit les paupières. On l'avait couchée dans un grand lit bas. La pièce était petite et les murs recouverts de crépi blanc. Près d'elle souriait une femme d'âge mûr aux cheveux gris noués haut sur la tête. La femme lui caressa la joue, lui tendit un gobelet de fer en murmurant des mots qu'elle ne comprit pas. Élianne s'assit et but le vin non fermenté et sucré. Elle aurait voulu de l'eau.

Non, elle n'avait pas rêvé, tout ceci était bien réel : un pays et des gens étranges, une langue inconnue, peut-être même une autre époque... Tout cela lui semblait si absurde! Élianne regarda l'image déformée de son visage projeté sur le gobelet et ne se reconnut pas, malgré la ressemblance. Elle déposa le récipient, regarda ses propres mains : oui, ces mains lui rappelaient bien les siennes, mais les ongles étaient mieux soignés et l'annulaire portait une bague en or ornée d'une pierre verte sur laquelle était magnifiquement gravée une louve nourrissant deux enfants qu'elle devina être les Romulus et Remus de la légende. Elle voyait cette bague pour la première fois.

Elle retira la couverture d'un geste sec. Elle était nue. Ce ventre, ces seins, ces jambes étaient à elle, oui, elle croyait bien les reconnaître. Il y avait quelque chose de différent, pourtant. Elle chercha la cicatrice au genou qu'elle s'était faite en tombant de bicyclette lorsqu'elle avait cinq ans et ne la trouva pas.

La vieille femme sourit et l'aida à enfiler une tunique sans manches qui lui descendait jusqu'aux pieds. Puis elle se frappa la poitrine :

— Maria. Maria, dit-elle.

— Élianne, répondit Élianne d'une voix sourde, mesurant la légère différence d'avec sa voix habituelle.

— Élianne? Élianne! répéta l'autre en lui peignant les cheveux.

Ses cheveux, qu'elle avait toujours portés aux épaules, descendaient maintenant jusqu'au bas de son dos...

Non, ce corps n'était pas le sien. Elle demeura figée

d'étonnement et d'effroi.

Une femme brune sans âge entra brusquement dans la pièce avec un plateau contenant des objets de toilette. Elle ne souriait pas.

— Voici Rebecca, dit Maria.

Puis, s'adressant à sa bru Rebecca :

— Regarde comme elle est belle. Qu'a-t-il bien pu arriver à cette fille pour qu'on la jette ainsi à l'eau?

— C'est une étrangère, maugréa Rebecca en déposant bruyamment son plateau sur la table près d'Élianne. Ton mari aurait dû la laisser là où il l'a trouvée. Elle ne fera que nous apporter des embêtements.

— Tu n'es pas charitable, Rebecca! J'aurais honte à ta place de parler de la sorte. Nous devons la soigner et la nourrir, c'est notre devoir. Mouille donc ses cheveux avec le linge, ça enlèvera le sel.

— Et que ferons-nous d'elle? Les Romains finiront par savoir qu'elle est ici!

— Ils nous en récompenseront, ma bru.

— Mais non, ma mère! s'emporta Rebecca en jetant impatiemment la guenille dans le bol de grès contenant l'eau, tu oublies qu'ils ont tenté de la tuer!

— Qui te dit que ce sont les Romains?

— Petru a vu le cordage qui a servi à lui attacher les mains et les pieds. Il a dit que c'étaient les Romains qui l'avaient tressé. Ne crois-tu pas ton fils? Si nous la protégeons, nous serons punis par le gouvernement.

— Mon fils décidera.

Les femmes se turent. La coiffure d'Élianne était

terminée, les cheveux tressés et noués sur sa tête. Elles la firent lever, écartèrent le rideau pour la faire entrer dans la pièce commune servant aussi de cuisine. Deux hommes mangeaient à la table basse, assis sur des coussins, et ils se levèrent à leur arrivée. Élianne reconnut Jacob qui la pria d'un geste de s'asseoir avec eux, alors que les femmes restaient à l'écart sans quitter les trois des yeux.

Petru était un homme d'environ trente ans, aux cheveux noirs, au teint basané et au corps vigoureux, gonflé de muscles. Son regard foncé scruta si intensément Élianne que celle-ci en baissa les yeux. Il lui saisit les mains et lui parla doucement dans cette langue étrange. Il s'attarda soudain à examiner l'anneau qu'elle portait au doigt. Son visage devint grave et triste.

— Tu es Romaine, dit-il cette fois-ci dans une langue qu'elle comprit.

Elle tressaillit. Comment pouvait-elle comprendre une langue qu'elle ne connaissait pas? Elle prit soudain conscience qu'elle avait tout oublié de sa propre langue, le français...

Élianne dut paraître à ce point étonnée qu'il se mit à rire :

— Mais oui, je parle ta langue! Il le faut bien si je veux transiger avec les tiens. Ainsi, tu es Romaine... quel est ton nom?

Du latin. Elle comprenait et parlait donc le latin.

— Je m'appelle Élianne. Je ne suis pas Romaine.

Elle baissa la tête et se mordit les lèvres. Comment

pourrait-il la croire, lui qui pouvait lui parler?

— Je... je ne me souviens pas exactement de mon nom, ajouta-t-elle très vite.

Il la considéra gravement.

— Mange. Bois. Nous parlerons après.

Élianne tremblait tellement la faim la tenaillait. Elle avala le pain et le fromage avec avidité sous le regard attentif de ses hôtes. Elle avait conscience des yeux de Petru qui ne la quittaient pas; sans doute se demandait-il si elle mentait et ce qu'il allait faire d'elle. Ce soudain apport de nourriture l'étourdit un peu et elle ferma les yeux pour chasser le déséquilibre passager. Jacob lui tendit une coupe de grès et elle but le vin sucré d'un trait.

Petru se leva, et elle fit de même. Il la regarda encore plus intensément :

— Belle, si belle, dit-il, sachant que seule Élianne pouvait comprendre la langue qu'ils parlaient tous deux. Tu resteras ici. Je te nourrirai, je te cacherai des Romains.

— Mais pourquoi me cacher? demanda-t-elle.

— Les Romains veulent ta mort, tu ne te souviens pas? s'exclama-t-il avec une sorte de désolation qui fit trembler sa voix.

— Non, je ne me souviens pas, murmura Élianne.

Petru la prit par les épaules, soutint son regard.

— Tu dois rester ici, dit-il doucement. Nous te protégerons. Ne sors pas de la maison sauf pour aller au jardin. Tu as compris?

Elle hocha la tête. Il parut satisfait. Il retira la bague de son doigt et la déposa dans un récipient de terre cuite.

Il adressa ensuite quelques mots de recommandation à ses parents et à sa femme, et sortit après s'être muni de son filet à poissons.

Petru ne devait revenir qu'au coucher du soleil. Durant cette journée, Maria et Jacob allaient se montrer des hôtes aimables et prévenants, mais Rebecca, qui n'était pas dupe des yeux de braise que l'étrangère avait allumés chez son époux, avait déjà un plan et elle s'était juré de suivre sa pensée impitoyable.



Jacob et Maria avaient installé Élianne à l'ombre des grands arbres du jardin et avaient vaqué à leurs occupations habituelles, inhérentes à la préparation du poisson fumé et séché. Quant à Rebecca, elle s'était réfugiée dans la maison et c'est à peine si on l'avait vue de la journée.

Comme les séchoirs étaient installés au fond du jardin, Élianne, de son fauteuil d'osier tressé, observait distraitement ses hôtes tout en tentant vainement de contrôler l'angoisse qui ne cessait de monter en elle.

Elle se sentait terriblement seule et impuissante. La jeune femme s'agrippait de toutes ses forces à sa vie du vingt et unième siècle comme si elle craignait que ses souvenirs de là-bas s'estompent à l'arrivée du soir. Sa peur s'amplifia brusquement quand elle prit conscience de la distance et surtout du temps qui la séparaient de chez elle, du risque qu'elle courait de ne jamais y

retourner. La fièvre, née de sa peur, s'empara d'elle, la fit trembler et lui inspira la nausée.

— J'ai tellement peur, murmura-t-elle, tentant désespérément de contrôler la montée de son anxiété.

Trop occupés à leur besogne, ses hôtes n'avaient pas conscience de son état.

Elle se sentait maintenant sortir de son corps, se retrouvait en même temps à côté d'un autre corps, le sien qui était couché dans un lit d'hôpital et sur lequel se penchait sa mère.

— Je sais que tu m'entends même si tu es dans le coma, lui disait cette dernière, nous t'aimons tous, ne pars pas, je t'en prie, reste avec moi, mon bébé.

Sa mère pleurait à chaudes larmes.

— Je ne veux pas partir, tentait de lui dire Élianne, sans pouvoir réintégrer le corps inerte.

Et de nouveau ce tunnel noir qui l'emportait vers une autre vie. Elle ne savait plus très bien laquelle était la sienne. Et si le temps n'existait pas, et si ces vies, comme les pétales d'une fleur, y étaient attachées sans passé, sans présent, comme des expériences différentes rattachées à une même âme?

Élianne ouvrit les yeux. Elle ne se trouvait plus au jardin, mais de nouveau couchée dans la chambre aux murs de crépi. On y avait allumé une lampe à huile et il faisait nuit. Elle avait dû rester inconsciente une bonne partie de la journée. À moins, au contraire, que tout ceci ne fût qu'un vilain rêve dont elle se réveillerait bientôt... Elle constata cependant la présence bien réelle de Maria

et de Petru dans la pièce, et elle se mit à pleurer.

Que s'était-il donc passé pour qu'elle doive abandonner son corps là-bas? Que s'était-il passé durant les feux d'artifice, le 21 juin tout juste après minuit? Elle cherchait à se souvenir du dernier moment, forçait sa mémoire. C'était un trou noir qui s'ouvrait dans sa tête.

— Ne pleure pas, dit Petru, c'est normal d'être malade après ce qui t'est arrivé. Nous te soignerons et tu guériras, belle. Ne pleure pas.



Le lendemain était jour de marché. Rebecca s'était levée avant l'aube, mais elle avait bien peu dormi, persuadée que si elle s'assoupissait, Petru en profiterait pour rejoindre Élianne qui dormait dans le grand lit, alors qu'eux s'étaient installés par terre, dans la salle commune, à quelques pas de ses beaux-parents. Au soir, l'homme n'avait pas voulu caresser sa femme, prétextant la fatigue de la journée. Mais elle savait ce qui canalisait ainsi toutes ses pensées.

Au matin, sitôt son époux parti pour la mer, elle s'était emparée de la bague de l'étrangère, confisquée par Petru, et l'avait bien vite cachée dans la bourse qu'elle portait à la ceinture. Elle devait se rendre à la ville sise à un peu plus d'une lieue* de là, tirant et poussant l'âne chargé des

* Ancienne mesure correspondant à 4 kilomètres environ.

jarres de poisson séché et de poisson fumé. Elle marchait vite et ne s'arrêtait que pour éponger la sueur qui mouillait ses tempes et son front.

Rebecca ne se rendit pas au marché public comme à son habitude. Elle emprunta plutôt nombre de petites rues cahoteuses pavées de pierres inégales qui débouchaient sur les imposants immeubles de la magistrature romaine. Le quartier était riche et les maisons comptaient plusieurs pièces, certaines comportant même deux ou trois étages. De vieilles femmes aux lèvres pincées, penchées à leur fenêtre, fermèrent les volets à son passage, mais elle n'en fit pas de cas. Elle était femme de pêcheur et ce quartier réservé à la haute classe méprisait les plébéiens, tout comme elle-même méprisait les patriciens.

Elle attacha l'âne à un piquet servant aux chevaux des citoyens et replaça nerveusement ses cheveux et les replis de sa robe.

— Que fais-tu là, femme? l'interpella dans sa langue, avec un fort accent latin, un des vigiles qui gardaient les portes de la préfecture. Il t'est interdit de venir vendre tes produits jusqu'ici.

Rebecca tressaillit et redressa dignement la tête vers le soldat casqué :

— Je viens voir ton gouverneur.

— Holà! dit l'homme en présentant le plat de l'épée pour lui barrer la route, on ne passe pas. Le gouverneur n'a que faire de tes jérémiades.

— Dis à ton gouverneur que j'ai un fait de la plus haute importance à lui révéler.

— Mais encore ?

— La présence en son territoire d'un Romain qu'il voudrait sûrement tenir pour mort, dit-elle.

Les deux vigiles se concertèrent d'un regard ; en vérité, cette femme paraissait bien sûre d'elle.

— Attends quelques instants, décida l'un d'eux, je vérifie si je peux te faire rencontrer un magistrat ou l'un de ses subalternes.

Rebecca s'assit à l'ombre de quelques orangers et attendit. Une jolie fontaine crachait son eau par la bouche d'un dieu romain à quelques pas de là, et elle décida de s'y rafraîchir. Son cœur battait la chamade. Elle avait joué le tout pour le tout, risquant même de provoquer la colère de Petru, mais avec l'idée de sauver leur mariage. Elle trempa son mouchoir dans l'eau fraîche et tamponna ses tempes et son front qui perlaient de sueur. Il n'était pas encore trop tard, elle pouvait toujours détacher l'âne et partir. « Que Japhet, fils de Noé et fondateur de la ville, me vienne en aide et me porte conseil », songea-t-elle.

— Tu peux entrer, femme. Marcus Tinicius, notre questeur civil, veut bien te recevoir.

Elle sursauta. Les jeux étaient faits, elle devait accomplir son devoir d'épouse. Rebecca entra dignement dans la bâtisse et en admira la splendeur au passage : les murs décorés de fresques surplombaient des arcades encadrant des bustes sculptés à l'effigie des Césars et d'autres hommes d'État, et de lourds tissus de couleur rouge vin drapaient les immenses fenêtres de la pièce.

Le vigile lui désigna une petite salle où était assis à un bureau un bel homme dans la jeune trentaine, aux cheveux noirs coupés court et aux yeux bleus. Il était vêtu d'une toge jetée sur une tunique blanche brodée de fils couleur d'or. Il lui sourit et l'invita d'un geste à s'asseoir face à lui. Rebecca remarqua tout de suite la perfection de ses dents.

C'était une pièce majestueuse, feutrée de tapis tissés posés sur un sol de mosaïque et meublée de tables de bois précieux, toutes incrustées d'écaille de tortue. Elle s'assit sur une chaise à la selle arrondie et recouverte de cuir rouge.

— Ainsi, dit-il poliment en hébreu, tu as des révélations importantes à me faire.

— Oui. Voilà : mon beau-père a trouvé une Romaine sur la plage ce matin.

— Une Romaine ?

Il fronça les sourcils, attendant la suite.

— On lui a apparemment attaché mains et pieds avant de la jeter d'un navire en mer... mais elle a survécu.

— À ton avis, qui est cette femme ?

— Si je me fie aux vêtements qu'elle portait, c'est assurément une noble de ton peuple. Blonde et jeune. Elle dit s'appeler Élianne.

— Une patricienne qu'on aurait voulu assassiner, ici, à Joppé ? s'exclama Marcus Tinicius.

Cette fois, il la regarda durement.

— Prouve-le-moi.

Sans se décontenancer, Rebecca fouilla rapidement sa

bourse et tendit vers lui sa main ouverte où était déposé le large anneau d'or gravé en creux de la louve allaitant deux enfants.

— Cette preuve te suffit-elle, Romain?

Marcus Tinicius devint livide. Il se leva et regarda fixement l'intaille, fine pierre d'aigue-marine. Un long moment s'écoula avant qu'il ne se décide à s'en saisir. On aurait dit qu'elle le brûlait comme un charbon ardent. Il passa lentement la bague à la première phalange de son auriculaire.

— Ainsi, elle est toujours vivante... murmura-t-il pour lui-même en latin.

Rebecca, qui ne comprit pas, émit un large sourire.

— Je ne me tromperais pas en te désignant comme l'un de ses assassins, fit-elle, victorieuse devant l'attitude de son vis-à-vis. À moins que tu ne sois son époux?

Il la dévisagea, surpris, mais ne répondit rien.

— Que me donneras-tu, Romain, si je te la livre?

Il se rassit posément, ouvrit un des tiroirs du bureau et se saisit d'un petit sac de cuir qu'il déposa bruyamment devant Rebecca.

— Sois bien consciente, Juive insatiable, que je pourrais te faire torturer pour obtenir tes aveux, dit-il. On ne soudoie pas Rome indûment. Mais il semble que les dieux te protègent aujourd'hui et que je sois bien pressé de régler cette affaire. Voici donc la moitié de ton dû. L'autre moitié te sera versée quand tu m'auras livré la femme. Où est-elle?

— Chez Petru, fils de Jacob, répondit Rebecca d'une

voix soudain mal assurée.

— Bien. J’y serai ce soir, un peu avant le coucher du soleil.

— Ne tarde pas. Essaie de venir avant l’arrivée de mon mari, c’est-à-dire avant la tombée de la nuit.

Elle s’était levée, prête à partir, mais ne se décidait pas à franchir le seuil.

— Y aurait-il autre chose? demanda Marcus Tinicius.

— Une petite chose...

— Quoi donc?

— Veux-tu acheter mon poisson?

Marcus Tinicius secoua la tête et se mit à rire. Décidément, cette Juive n’avait peur de rien.



La porte s’ouvrit et Petru entra.

— Comment, c’est déjà toi? dit Rebecca avec inquiétude, cessant brusquement de pétrir la pâte du pain qu’elle préparait. Tu es bien tôt.

Son mari déposa le filet de pêche dans un coin de la pièce et, sans enthousiasme, embrassa le front de son épouse.

— Tu n’as pas l’air contente de me voir, fit-il. Je n’ai rien attrapé aujourd’hui, la mer ne m’a rien donné.

— Elle nous a bien assez donné hier, répliqua la femme en serrant les dents.

Le pêcheur sourit.

— J’étais justement impatient de rentrer afin de

m'enquérir de l'état de notre protégée. J'imagine qu'elle est au jardin?

— Elle n'a rien avalé depuis ce matin, dit Rebecca en essuyant ses mains enfarinées sur son tablier. Mais moi, j'ai de bonnes nouvelles pour toi : je suis allée au marché et j'ai tout vendu à gros prix!

— Ah! fit Petru en lui tournant déjà le dos, visiblement avide de rejoindre Élianne.

— Non, ne sors pas, Petru! cria-t-elle nerveusement.

Surpris, il se retourna vers Rebecca. Elle s'approcha de lui, radoucie, et passa une main dans ses cheveux noirs.

— Que tu es beau, murmura-t-elle d'un ton suave. Pour une fois que tu rentres tôt, ne pourrions-nous pas en profiter tous les deux?

Il éclata de rire :

— Plus tard, je suis fatigué, ma colombe. Et ne sois donc pas jalouse d'Élianne...

Avant qu'elle ait eu le temps de répondre, il était sorti. Elle ouvrit plus grand les volets de la fenêtre, s'y pencha pour scruter l'horizon et s'y attarda en soupirant fortement, de plus en plus nerveuse; Marcus Tinicius arriverait d'un instant à l'autre. Pourvu que Petru ne résiste pas à l'arrestation de l'étrangère... D'ailleurs, peut-être valait-il mieux faire rentrer ses beaux-parents afin de leur épargner un spectacle qui pourrait leur être pénible. Elle cuirait le pain et le poisson plus tard.

Après avoir salué ses parents occupés au potager, Petru avait rejoint Élianne et, d'un sourire, l'avait invitée à faire quelques pas avec lui. Elle lui parut pâle et fragile. Ils

marchèrent dans l'allée du jardin où poussaient la vigne, les fleurs et les herbes aromatiques et médicinales. Un peu plus loin, on avait enfermé les poules et les chèvres dans un petit enclos.

— Il n'est pas raisonnable de jeûner ainsi, la gronda-t-il doucement.

— Je me sens malade, répondit-elle. Je dois retourner chez moi.

— Hélas! Tu n'y penses pas! s'exclama l'homme. Tu seras morte avant même d'avoir revu Rome.

— Non, tu ne comprends pas ce que je veux dire...

Un cri les interrompit soudain.

— Les Romains! Les Romains arrivent par là! hurla Jacob, affolé, en courant vers eux.

Il désignait le côté de la maison donnant sur la cour. Petru empoigna Élianne par les épaules, car elle n'avait pas compris ce que disait le vieillard. Les yeux du pêcheur étaient empreints de peur.

— Sauve-toi, ordonna-t-il d'une voix sourde, les Romains sont là pour toi.

Il la poussa dans la direction opposée alors que ses parents et sa femme s'agglutinaient à lui. Élianne, affolée, les considéra un court moment puis se mit à courir. Mais déjà un cheval noir surgissait devant elle, monté par un soldat en uniforme. Elle l'esquiva, tenta de fuir dans une nouvelle direction, mais se vit bientôt encerclée de toutes parts par six cavaliers. Elle était prise au piège.

— Comme nous nous retrouvons, Béryl! s'exclama une forte voix d'homme dans son dos.

Elle fit un demi-tour sur elle-même, cherchant à savoir qui, du soldat casqué à l'armure brillante la menaçant de son glaive ou du Romain aux cheveux noirs habillé d'une tunique, lui avait adressé ainsi la parole. Elle les dévisagea l'un après l'autre.

— Tu ne me reconnais donc plus? lança avec ironie Marcus Tinicius en latin.

Il descendit de monture, confiant les rênes à un soldat. L'homme était très grand.

— Je suis venu te chercher, Béryl, continua-t-il. Si tu veux bien m'accompagner...

Il lui tendit la main afin qu'elle montât sur son cheval. Élianne recula instinctivement.

— Mon nom n'est pas Béryl, vous faites erreur, protesta-t-elle.

Marcus Tinicius la considéra quelques secondes en soupirant, puis hocha la tête d'un air las. Il claqua des doigts et tendit la main vers un de ses légionnaires qui y déposa un fouet de cuir souple.

— Tu es ridicule, ma chère. Ne m'oblige pas à employer la force. C'est peut-être ton arme préférée, mais moi, elle me répugne.

En effet, il était dérisoire de tenter de résister à une demi-douzaine d'hommes en alléguant une autre identité. Terrorisée, elle accepta l'aide du Romain pour monter en selle, en amazone, les jambes d'un même côté. Marcus Tinicius s'assit en croupe derrière elle et la retint par la taille d'une main ferme.

— Te voilà devenue soudain bien raisonnable, dit-il

sèchement, c'est mieux ainsi.

Il fit avancer sa bête jusqu'à Rebecca, tandis que Petru, Maria et Jacob jetaient à Élianne des regards affligés.

— Voici ton solde, dit le questeur en lui lançant un petit sac de cuir qu'elle attrapa au vol. Rome te remercie, Juive, du service que tu lui rends en ce jour. J'en ferai part moi-même à César. Ave.

D'un claquement de langue, il fit exécuter un quart de tour à son cheval, lequel repartit au trot, la troupe de soldats à sa suite.

Ils empruntèrent une étroite route bordée de platanes et d'oliviers argentés. Le chemin longeait la Méditerranée, et quelques maisons de crépi au toit de tuiles roses, toutes semblables à celle de Jacob, y poussaient de chaque côté.

— Où m'emmenez-vous, *Senior*? osa demander Élianne après quelques minutes de chevauchée.

Si elle avait choisi de l'appeler « monsieur », c'était le mot *senior* qui avait résonné... Du latin, évidemment. Elle avait peur de lui parler, mais qu'avait-elle à perdre? Si ce Romain avait voulu la tuer, ne l'aurait-il pas fait lors de sa capture? Il lui paraissait clair qu'il la voulait vivante.

— *Senior*? reprit-il. Depuis quand cette politesse avec moi? Je ne savais pas que je portais un autre nom que celui de Marcus Tinicius. Il ne te plaît donc plus?

L'homme rit fortement et Élianne décela dans ce rire toute la haine et le mépris qu'il lui portait.

— Je vous affirme ne pas être cette Béryl que vous recherchez. Que dois-je faire pour vous en convaincre?

— Je ne peux te confondre avec aucune autre femme,

Béryl. Seule Vesta, déesse de la beauté, est plus belle que toi, répondit-il d'une voix égale sans la regarder. Et seul Mars est plus cruel.

— Qu'allez-vous faire de moi? demanda-t-elle d'une voix éteinte, persuadée de n'être jamais crue ou écoutée.

— Rendre à César ce qui appartient à César.

Il semblait se jouer d'elle. Sans comprendre, elle laissa le silence s'installer entre eux. Elle ne pouvait rien faire de plus. Une demi-heure passa. Le galop monotone du cheval et le ciel s'obscurcissant par l'arrivée du soir emmenèrent au bord de l'inconscience la jeune femme, le temps d'un éclair. Une pensée furtive pour cette autre vie, là-bas, qu'elle aurait tant voulu retrouver... Il n'en fallait pas davantage pour qu'Élianne sente une fois de plus monter en elle cette poussée d'angoisse corrosive qui l'avait subjuguée la veille.

« Oh non, pas encore, par pitié! » pensa-t-elle en gémissant.

La chaleur était insoutenable. Son cœur battait trop vite, l'air n'arrivait plus à ses poumons. Se sentant défaillir, elle appuya la tête contre le torse du questeur et ferma les yeux, persuadée qu'elle ne réchapperait pas à son affreux malaise. Elle se sentit serrée plus fortement à la taille par cette main d'homme et entendit sans comprendre la voix de Marcus Tinicius, devenant de plus en plus lointaine. La peur... une folle peur de mourir. Un tunnel noir et profond, si profond.

L'homme avait arrêté son cheval. Lorsque la tête d'Élianne était tombée sur sa poitrine, qu'il avait entendu

gémir la femme, il avait compris que quelque chose n'allait pas. Elle était très pâle et haletait comme une petite bête blessée, prête à s'évanouir. Il la fit étendre sur l'herbe et aspergea son visage avec un peu d'eau. Ses yeux demeuraient clos.

Il la contempla. Elle était toujours aussi magnifique. Et plus encore; ces deux années écoulées n'avaient fait qu'accentuer sa beauté nordique. Pourvu qu'elle ne mourût point avant l'accomplissement de sa vengeance, pensa Marcus Tinicius, et pourvu que Jupiter le préservât, lui, de l'adversité. Il se surprit soudain à trouver désirable cette jeune femme devenue vulnérable malgré elle.

Il s'éloigna et attendit, debout, qu'elle revienne à elle, ses hommes l'imitant. Le soleil se couchait sur la mer et Marcus songea que son exil en Palestine durait depuis bientôt vingt-quatre mois. On l'avait éloigné de Rome en lui décernant la division de Judée. On aurait pu lui confier celle de Samarie, de Pérée ou de Galilée, du reste, cela lui aurait été bien égal. Devenu empereur en remplacement d'Auguste, Tibère, sous l'apparence de vifs sentiments républicains – feignant l'esprit de justice et le bonheur pour tous – avait bien vite élagué de sa suite tous ceux qui, autour de lui, auraient pu blâmer ses méthodes ou les agissements d'un membre de la famille impériale. Il en avait d'ailleurs profité pour rayer de sa vie les êtres qui l'avaient fait le plus souffrir. Nul n'avait été surpris d'apprendre qu'il avait déporté son épouse Julia, fille d'Auguste et mère de Béryl, sur une île éloignée.

Marcus non plus n'avait pas été épargné. Certes, le

nouvel empereur lui avait laissé la vie sauve, mais il avait tué son honneur; il n'y avait de pire châtement pour un Romain que celui de l'exil. Au sortir de la préture, alors qu'il aurait pu gouverner avec dignité une province de Gaule, on l'avait rétrogradé au simple rang de questeur dans cette province de Palestine, tout cela afin de satisfaire un désir de l'infâme Béryl! Et maintenant, oh! ironie du sort, c'était elle que l'empereur avait cherché à faire disparaître. Ce serait avec l'aide de Marcus que le nouveau César en titre y parviendrait. Mais cela, Tibère ne le savait pas encore...

Comment était Rome à cette heure, dans sa splendeur inégalée? Il se remémora son odeur, sa musique, son exubérance. La reverrait-il un jour? Son espoir enfin renaissait avec la capture de Béryl.

Un légionnaire se dirigea vers lui et lui fit rapport :

— Elle semble aller de mal en pis, questeur, et ne reprend pas conscience.

— Bien. Prends ton plus rapide coursier et fais chercher mon médecin afin qu'il soit chez moi avant notre arrivée. Nous repartons sur-le-champ.

LA MAISON DU QUESTEUR

La femme égraine les billes du chapelet de bois brun :
— Notre Père qui es aux cieux...

Les mots se heurtent dans sa tête, se mêlent.

— Que ta volonté soit faite...

Non, ce n'est pas cela. Il lui manque des mots. Elle ne sait plus. Pourtant, elle a récité le *Notre Père* au moins trois cents fois depuis l'accident. Elle est lasse, si lasse. Les traits de son beau visage sont tirés et ses yeux sont rougis et gonflés. Il lui faudrait dormir un peu. Elle écoute le chuchotement régulier du respirateur sur lequel on a branché Élianne. Un médecin est appelé à l'interphone. Quelqu'un pousse un chariot dans le couloir. Tous ces bruits l'empêchent de se concentrer.

Le doute et la crainte se sont emparés d'elle. Il faut surmonter la crainte, neutraliser le doute, Johaline le sait. Courageuse. Elle doit se montrer courageuse. D'un hochement de tête, elle tente de chasser toutes ces idées négatives qui l'envahissent, et volontairement elle leur oppose une image positive : celle de la guérison d'Élianne.

Sans cesser d'égrainer le chapelet, elle recommence à prier, mais ses pensées s'égarant de nouveau. Voilà presque quatre jours que sa fille est dans le coma. C'est sa faute, tout ce qui arrive. Elle est persuadée qu'il se produit toujours ce que l'on redoute le plus quand on pense mal, quand on agit mal. Le souvenir atroce des cinq ans de sa fille la tenaille à nouveau, pour la millième fois. Or, depuis toutes ces années, Johaline n'a-t-elle pas cultivé le remords et la peur? Toutes ces pensées négatives, empreintes d'amers regrets, lui ont si souvent obscurci l'esprit depuis plus de quinze ans... Johaline a arrosé ces sombres pensées d'angoisse et elles ont germé. Il n'est donc pas étonnant qu'elles se concrétisent en malheur aujourd'hui.

— Que ton nom soit sanctifié...

On lui touche l'épaule. Elle sursaute.

— Excusez-moi, Johaline, je ne voulais pas vous faire peur, dit une infirmière avec douceur. Quelqu'un souhaite vous voir à la réception. Un monsieur de la police... Allez-y, je dois justement changer le soluté de votre fille et lui faire un brin de toilette. Rien de nouveau?

— Non, rien du tout, répond la femme en se penchant sur le lit pour caresser les cheveux blonds de la jeune femme endormie. Mais je lui parle souvent, au cas où elle m'entendrait.

De grosses larmes roulent sur son visage. L'infirmière lui passe le bras autour de l'épaule.

— Regardez-la, garde, continue la femme, elle est si belle et si jeune. Et moi qui croyais qu'elle avait toute

la vie devant elle.

— Ayez confiance, dit l’infirmière. Le docteur Simard a bien dit qu’elle pouvait se réveiller n’importe quand. Allez manger et dormir un peu, cela vous fera du bien. Elle aura besoin de toute votre énergie quand elle se réveillera.

— Vous êtes gentille.

Johaline sort de la chambre en s’essuyant les yeux. Un homme à moustache en imperméable beige l’attend au comptoir de la réception. Il a peut-être cinquante ans. Et il a une belle stature. Le policier l’aperçoit et vient à sa rencontre.

— Bonjour, Madame Girard. Je me présente : Carl Gagnon, constable. Pourrais-je vous poser quelques questions?

— Voulez-vous m’accompagner à la cafétéria? Je n’ai rien mangé depuis hier. Nous pourrions parler dans un coin plus tranquille.

Par réflexe professionnel, il détaille la jolie femme qui marche devant lui : environ quarante-cinq ans, un mètre soixante-quatre, soixante kilos, longs cheveux châains bouclés et tirant sur le roux. Il a aussi remarqué ses yeux verts à peine cernés par la fatigue des derniers jours.

— On dirait que j’ai couché sur la corde à linge, hein? lance-t-elle doucement en souriant à moitié.

L’homme rougit et cherche son stylo et son calepin dans la poche de son veston pendant qu’elle déballe un sandwich jambon fromage et avale un trait de café. Il regrette de ne pas en avoir acheté, lui aussi. Si au moins